

Al - Fikr

par Hamadi SAMMOUD

Depuis sa fondation, la revue *al-Fikr* assume la même fonction : la publication de ce qui a trait à la littérature tunisienne. Treize ans d'exacte parution, ininterrompue, fidèle à la même voie, lui ont permis de devenir la revue qui représente véritablement l'activité intellectuelle en Tunisie. M. Mohamed Mzali, son fondateur et directeur, affirme en effet que « la revue n'a d'autre but que d'aider à l'épanouissement d'une vraie littérature tunisienne, qui soit un trait d'union entre le passé et le présent » (1). Et, en parlant de la situation de la littérature tunisienne contemporaine, il apporte les précisions suivantes : « Quand nous avons fondé cette revue, nous n'avions pas d'objectifs doctrinaux, mais notre principal objectif était la littérature tunisienne. Notre littérature est dans une période transitoire. Elle se situe entre deux tendances : une tendance traditionaliste (conservatrice) maintenue par les écrivains qui s'inclinent vers le passé et veulent montrer l'originalité et l'authenticité de la culture arabe; une tendance moderniste prônée par les écrivains qui sont formés en Occident. Mais nous pensons qu'il y a, outre ces deux tendances, une littérature tunisienne qui acquiert sa maturité grâce aux intellectuels bilingues ».

Telle est donc la voie suivie par cette revue dans sa vie relativement longue. Il ne serait pas sans intérêt de l'étudier dans les quatre étapes de sa vie; au cours de la première, *al-Fikr* est l'unique revue qui s'intéresse à la littérature tunisienne; en une deuxième étape, à *al-Fikr* vient s'ajouter la revue *Tağdid*; pendant la troisième *al-Fikr* se retrouve de nouveau seule; à la quatrième, aux côtés d'*al-Fikr* apparaissent *Qışaş* et la page culturelle d'*al-Amal*. Mais nous n'avons pas ici à aborder cet aspect de la question. Notre dessein est, en effet, différent : il s'agit de donner une vue d'ensemble sur une année de la vie de cette revue, la douzième. Celle-ci comprend dix numéros (d'octobre 1966 à juillet 1967).

Abstraction faite de la partie réservée au « Courrier des Lecteurs », ces dix numéros contiennent 53 articles de fond, en majorité littéraires, 23 nouvelles dont une est traduite du

(1) *Al-Fikr*, XI, 5, p. 2.

français (« Mort héroïque », (2), de Charles Baudelaire), 73 poésies, dont une est traduite du français : « Bénédiction », de Baudelaire également (3), une pièce théâtrale, 11 recensions de livres parus en Tunisie, 2 interviews. Peut-on par là avoir une idée de l'orientation des hommes de lettres tunisiens qui participent à cette revue ? La poésie tient, en nombre, le premier rang; viennent ensuite les articles de fond et enfin les nouvelles. Remarquons que les articles de fond occupent une place plus importante, en dépit du nombre considérable de poèmes. Ces études sont surtout des analyses de la littérature tunisienne, de son passé et de son présent. Elles visent à lui restituer sa place et sa valeur.

I

Une série d'articles a pour auteur M. Mohamed Habib Abbas sous le titre suivant : « *L'Ecole du renouveau dans la poésie tunisienne contemporaine* » (4). C'est le texte d'une conférence prononcée par l'A. à l'Université américaine de Beyrouth (20 mai 1966). Il cherche à y définir le rôle de Akkoudi et de Chabbi dans le renouveau de la poésie tunisienne contemporaine. L'exposé a donné à l'occasion du 5^e anniversaire de la mort du philosophe du Sahel, Salem ben Hamida Akkoudi (1881-1961) (5).

L'A., dans une introduction générale, définit le mot *tağdid*.

Pour lui — et nous lui laissons l'entière responsabilité de sa définition — c'est tout mouvement qui « cherche à trouver l'équilibre entre l'être et tout ce qui dérive de l'être : données scientifiques, sagesse, besoins de la vie vécue ». L'A. recourt, pour sa définition, à nombre de termes psychologiques d'accès parfois difficile. Il cherche ensuite les motivations du renouveau dans l'histoire, dans la formation intellectuelle; il établit une double comparaison : d'abord entre notre production et celle de nos ancêtres, puis entre notre production et celle d'autres pays. Sa conclusion est que la poésie arabe n'a pas suivi

(2) *Al-Fikr*, XII, 7, p. 45 : *Mawt buṭūlī*.

(3) *Al-Fikr*, XII, 10, p. 11 : *Taqdis aw qiṣṣat aš-šâ'ir*.

(4) *Al-Fikr*, XII, 1, 6, 8, 9, 10. L'A. est fonctionnaire aux Affaires Etrangères.

(5) *Al-Fikr*, XII, 1, pp. 27-34.

l'évolution du monde arabe parce qu'elle s'est basée sur la première sorte de comparaison. Le résultat en a été le néo-classicisme.

L'A. aborde ensuite la question de la poésie en Tunisie (6), affirmant que, pour ce qui est du processus de la réforme, ce pays a suivi le chemin tracé par les autres pays arabes. Il dresse le tableau de la situation intellectuelle qui, en Tunisie, a été à l'origine du renouveau : il s'agit de l'époque de la conquête espagnole (942/1535 - 981/1573) : pendant ce temps, en Tunisie, la culture était en complète décadence. L'A. compare cette conquête à ce que furent, pour le Proche-Orient, l'invasion mongole et la destruction de Bagdad (656/1258). Au plan de l'histoire, il introduit ici cette remarque : la littérature en Tunisie, était encore à son apogée en cette période (mongole) qu'on appelle communément la période de décadence littéraire dans le monde arabe.

Dressant alors le plan du mouvement, l'A. y discerne quatre étapes :

1. — *Une prise de conscience culturelle* (7). Conscients de la stagnation spirituelle et du vide culturel de leur époque surtout dans le domaine religieux, les Tunisiens d'alors ont éprouvé un immense besoin de combler ce vide. L'A. peut ainsi affirmer que la prise de conscience religieuse a été la cause d'une prise de conscience littéraire.

2. — *Une période de création* (8), au cours de laquelle, la Tunisie a connu un certain nombre de poètes néoclassiques :

Muhammad Zaytūna al-Mistirī (1081/1670 - 1137/1724); Muhammad ben 'Amor Sa'āda al-Mistirī (1088/1677 - 1171/1757 et Muhammad al-Hadrāwī at-Tūnsī (mort en 1144/1731); sans oublier 'Azīza 'Utmāna (morte en 1122/1710), qui fut, d'après l'auteur un élément d'importance dans la réforme sociale.

Le courant rénovateur de la poésie tunisienne a, comme en Orient, commencé par le néo-classicisme. Les poètes n'ont été influencés par aucun contact avec l'étranger. L'argument

(6) *Al-Fikr*, XII, 6, pp. 36-40.

(7) *Al-Fikr*, *Marḥalat at-taḥassus at-ṭaqāfi*.

(8) *Al-Fikr*, XII, 8, p. 79 : *Al-iḥyā'*.

a valeur historique, puisque la période citée est antérieure à la Révolution française. Lorsque les philosophes français répandirent leurs idées, le courant littéraire en Tunisie en était déjà à sa deuxième étape.

3. — *Une étape d'enracinement* (9). L'A. remarque que, même pour cette période, les poètes n'ont subi encore aucune influence de l'extérieur.

Au XIX^e siècle, la poésie, en Tunisie, comme toute la culture, s'est alimentée à une sève nouvelle, qui vient, cette fois, de l'Europe. L'A. cite en exemple Mahmûd Qâbâdû (1813-1871). Le poème reste classique de forme, mais il commence à incorporer les problèmes nés de la vie industrielle.

4. — *Une étape de libération* (10). Elle est marquée surtout par la génération du premier quart du XX^e siècle, pendant lequel les intellectuels ont trouvé plus d'occasions d'étudier la littérature européenne. La poésie tunisienne subit alors une transformation dans sa forme et son contenu. L'A. cite deux grands réformateurs :

a) *Salem ben Hamida Akkoudi*, penseur progressiste et rénovateur révolutionnaire. On trouve dans ses écrits quelques-unes des idées scientifiques de Darwin et de Freud. Il a connu la littérature française, et enseignait à ses élèves quelques extraits de Voltaire au sujet de la liberté, de la démocratie et de la justice sociale. Il a publié des poèmes en français, traduits avec la collaboration de l'Algérien Jean Amrouche, comme le poème *Les Larmes* publié dans la revue *Mirages* (11).

b) *Aboulqacem Chabbi*. L'A. cite quelques extraits de sa poésie, qui manifestent bien son esprit révolutionnaire et son insatisfaction.

L'étude que nous venons de résumer, présente, entre autres, cet intérêt : elle propose un cadre de référence à ceux qui voudront étudier les stades successifs d'une évolution dont est issue la littérature contemporaine. Car on est tenté, aujourd'hui, quand on se penche sur le renouveau, en Tunisie, de ne retenir guère que la quatrième étape.

(9) *Tawr ar-rusûh*.

(10) *Tawr at-taharrur*.

(11) *Mirages*, II, 1, 1952.

II

Une longue série d'articles dus à M. Habib Braham s'intitule : « *L'art entre le sourd et le perroquet* » (12). Dans ce travail, l'A. entend proposer une théorie littéraire déjà signalée dans cette revue (13) : le non-engagement positif.

Quelle est la voie suivie par l'A. pour développer cette théorie ? Un premier chapitre intitulé : « Entre la révolution et l'insurrection » (14), montre que, dans chaque révolution, il y a exagération, et par la suite, erreurs. Ainsi de la révolution marxiste quelle qu'elle ait pu être sa grandeur, elle a eu par ailleurs les conséquences les plus discutables, comme on peut le voir surtout dans le domaine littéraire. L'A. étudie la situation de l'intellectuel en URSS en se basant sur les intellectuels européens qui ont abordé ce problème (Sartre, Kanapa...) ainsi que sur quelques Arabes (Sayyeb...). Pour lui, il n'y a pas en URSS de littérature originale, comme on serait en droit de l'attendre d'un peuple aussi avancé dans l'évolution culturelle et le progrès matériel. La raison en est que les dirigeants du Parti Communiste et leurs partisans ont voulu que la littérature soit au niveau du peuple : une littérature prolétaire.

En 1905, Lénine incitait hommes de lettres et artistes à produire des œuvres qui puissent servir la société socialiste. Et Gorki a été partisan, en 1909, d'une littérature folklorique. Puis les journaux ont pris part à ces discussions qui étaient encore en ce temps-là, franches et libres. Mais bientôt, ce fut la catastrophe : toute la littérature non-conditionnée fut prosaïquée.

Ensuite, l'A. traite de la position des intellectuels tunisiens dans ce conflit entre « l'art pour l'art » et « l'art pour le peuple ». Il cite des noms : en faveur de l'art pour l'art, Jaafar Maged, et en faveur de l'art pour le peuple, Ammar Zughlami.

Dans tous les chapitres qui suivent, l'A. montre la relation qui existe entre l'art et l'homme. L'artiste est avant tout un homme qui écrit pour des lecteurs. L'art est une partie de l'homme. Conséquence : l'art n'est pas « art pour l'art » ni davantage « art pour le peuple ». Il est art pour l'homme, dans toutes ses dimensions. Peut-être est-ce cela que l'A. appelle le « non-engagement positif ».

(12) *Al-Fikr*, XII, 2, 3, 5, 6, 9, 10 : *Al-fann bayna ş-şamam wa l-babağâ'iyya*.

(13) *IBLA*, XXIX, 116, p. 413.

(14) *Al-Fikr*, XII, 2, pp. 4-13 : *Bayna t-tawra wa t-tamarrud*.

III

On trouve deux formes de poésie dans la revue *al-Fikr* : une poésie classique (*amûdiyya*), et une poésie libre, qui échappe aux normes de la métrique arabe.

Mais il semble que l'une et l'autre soient souvent employées pour exprimer des sujets classiques : l'évolution dans le contenu n'est pas encore nette. Les sujets traités sont connus de la poésie traditionnelle et des poètes de la première moitié du XIX^e siècle. Cette poésie reste encore le véhicule de sentiments confus : amour, déception, élégie, etc... Il semble donc que les poètes n'aient pas su mettre à profit ces nouvelles formes pour exprimer le drame de l'homme contemporain. Seul, Mohsen ben Hamida (15) se montre préoccupé par un problème tout nouveau de la poésie : celui de l'homme après la deuxième guerre mondiale; l'homme soumis à la faim, en proie au déchirement, qui cherche son équilibre, veut soumettre le temps à sa volonté, et devenir éternel. Dans son poème : *Le travail qui rend l'homme éternel* (16) le poète tente d'approfondir son expérience de l'homme : « Ses voiles glissent sur mille océans pour capter la lumière ». Ce poète propose sa poésie aux peuples asiatiques qui meurent de faim. Cette idée revient dans ses deux autres poèmes : « *Depuis mille ans* (17) et *Souhails* (18). ».

Chez Jaafar Maged (19), Nouredine Sammoud (20), Abdelmajid Benjeddou (21) et Riadh Marzouqi (22), on trouve encore les multiples aspects du thème de l'amour, non sans quelques essais de spiritualisation.

Remarquons en outre que le poète tunisien reste fidèle à la tradition poétique des Anciens, celle d'une poésie de circonstance. La mort d'un grand poète comme M. Khraïef lui donnera le goût de composer une élégie (*ritâ*), tandis que la

crise du Moyen Orient le poussera à écrire un poème sentimental plutôt qu'à se livrer à une étude approfondie de la question (23).

IV

Nous ne nous étendrons pas sur la Nouvelle, puisqu'un autre article en traite, consacré à la revue *Qışaş*; nous nous bornerons à faire quelques remarques sur les tendances fondamentales qui se dégagent de celles qui ont été publiées dans *al-Fikr*. Elles peuvent être ramenées à trois :

1. — La tendance patriotique : « *Mahrez* », de Fraj Mahjoub (24), est l'homme qui a trahi son peuple pendant la résistance contre le colonialisme. Il ne peut supporter les reproches de sa conscience le jour où son pays devient indépendant et où se manifeste la joie de tout le peuple.

2. — La nouvelle à thèse. Ainsi « *L'arbre de la certitude* », de Salem Damdoune (25), pose le problème de l'instabilité psychologique. Il s'agit d'un homme qui vit entre le scepticisme et l'espoir, et décide, après un échec, d'aller quelque part, s'enraciner dans un lieu d'évidences et de paix (L'olivier au désert). Il décide de remédier à son scepticisme et de chercher le repos spirituel. L'A. fait-il allusion à la situation de l'intellectuel moderne et à sa position devant les problèmes religieux ?

3. — La nouvelle à caractère social. C'est la forme la plus répandue. On se l'explique aisément, puisque, en toute société qui cherche une structure moderne, les problèmes sociaux se multiplient : travail, famille, mutations des classes... « *Une bédouine* » de Salem Damdoune (26), nous représente une pauvre femme qui a perdu son père et son frère, elle est obligée de quitter son village pour aller à la ville et y travailler comme femme de maison chez un juif, où elle perd son honneur (27).

(23) On ne peut manquer de signaler aussi qu'au cours de cette année, M. Ben Jeddou a achevé la publication de son étude sur la poésie populaire (*Muqaddima fi š-š'ir al-Malḥûn*), étude qui s'étend sur douze articles.

(24) *Al-Fikr*, XII, 1, pp. 35-39. L'A. est instituteur.

(25) *Al-Fikr*, XII, 1, p. 64 : *šağarat al-yaqîn*.

(26) *Al-Fikr*, XII, 9, p. 15 : *Imra'a min ar-rif*.

(27) On ne parlera pas ici du numéro spécial d'*al-Fikr* sur : *La Critique* (XII, 4, janvier 1967) puisque l'IRLA en a déjà donné un compte-rendu (XXIX, 116, 4^e trimestre 1966, pp. 460-2).

Au terme d'une analyse limitée, il serait présomptueux de risquer un jugement d'ensemble sur la production littéraire tunisienne, telle qu'elle apparaît à travers la revue *Al-Fikr*. Mais un contact avec cette revue, même rapide, oblige à constater et à admirer un effort persévérant qui, à plus d'un titre, s'est mérité la louange. Cependant, la question se pose de savoir si de telles initiatives de caractère individuel finiront par éveiller des centres d'intérêt nouveaux, susciter des talents cachés, et favoriser un authentique esprit de création. La chose serait éminemment souhaitable; mettre en relief l'existence d'une littérature tunisienne valable semble avoir été la préoccupation majeure des hommes de lettres qui ont écrit dans *Al-Fikr*; nous ne saurions y être indifférents. Mais, ce qui intéresse le plus la jeune génération, c'est la recherche des moyens susceptibles d'élever le niveau de notre production littéraire actuelle. Comment faire, par exemple, pour permettre à la nouvelle de dépasser le stade de l'imitation ? Le problème est d'importance. Les essais récents, si louables soient-ils, sont axés sur les dernières tentatives européennes en la matière. Or on ne doit pas oublier que celles-ci sont le fruit de longues maturations. Il n'est nullement surprenant que notre littérature ne puisse encore se prévaloir d'une évolution analogue. Elle en a, en principe, les capacités, mais elle se doit de viser haut et de majorer ses exigences.